Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 148 (2016)
Heft: 3

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 148 (2016), P. 703-710

BIBLIOGRAPHIE

UMBERTO ECO, *Écrits sur la pensée au Moyen-Âge*, Essais traduits de l'italien par Myriem Bouzaher, Maurice Javion, François Rosso et Hélène Sauvage, Paris, Grasset, 1183 p.

Histoire de la philosophie

Suivre un auteur au fil de ses recherches n'est pas la même expérience de lecture que celle de tenir entre ses mains la totalité de l'œuvre : la valeur testamentaire a pris le pas sur l'inconnue de la démarche en cours de construction. Nous voici donc en présence de tous les écrits qu'Umberto Eco a consacrés durant soixante ans à la pensée médiévale et, comme le dit la préface, tous déjà publiés. Dans l'impossibilité de rendre compte de cette somme de manière détaillée, et dont les différents points de vue ont déjà fait l'objet de nombreux commentaires, qu'il nous suffise de nous arrêter plus particulièrement sur les textes inédits qu'il a jugé bon d'y inclure, parce que même si certains d'entre eux «n'aspirent à aucune originalité scientifique, il arrive que se nichent des idées qu'il vaut la peine d'exprimer» (p. 19). Commençons par le chapitre sur *La beauté des monstres*, qui ouvre une nouvelle perspective au premier ouvrage intitulé *Art et beauté dans l'esthétique médiévale* : en effet, dit Eco, «ce qui est laid s'insère également dans l'harmonie du monde à travers la proportion et le contraste. La beauté (tous les scolastiques en conviennent) naît justement de ces contrastes, et les monstres ont aussi leur raison d'être et leur dignité au cœur de la création ; le mal, dans cet ordre, devient bon et beau puisque de lui prend origine le bien et, à son côté, le bien resplendit, comme l'affirme Alexandre de Halès» (p.50). Un chapitre intitulé '*Conclusions*' apporte au livre *Problème esthétique chez Saint Thomas* une intéressante discussion sur ce qu'implique «l'affirmation que la pensée esthétique thomasienne acquiert une organicité bien à elle du moment qu'on la complète – là où nous manque une solution explicite – par des connexions et des développements que tout le système exige, mais qui, justement, peuvent remettre en question le système lui-même» (p. 500). Dans un nouveau chapitre intitulé «L'infortune médiévale de la Poétique et de la Rhétorique d'Aristote», lequel complète *Les difficultés dans la réception d'Aristote*, Eco veut montrer que si «la théorie aristotélicienne de la métaphore n'a pas pu exercer une influence décisive sur la pensée scolastique, c'est que la 'métaphorologie' médiévale a d'autres origines, d'autres textes inspirateurs et d'autres issues» (p. 587). A l'excellent exposé sur l'interprétation de l'*Apocalypse* par Beatus, abbé de Liébana (730-785), Eco ajoute ici un développement sur la nature particulière de la temporalité dans ce livre biblique qui, bien que «visionnaire et prophétique, reste empreint de sens historique: ses annonces, en effet, concernent toujours quelque chose qui doit encore advenir, et la façon dont ce quelque chose est annoncé est telle que, quoi qu'il advienne, l'*Apocalypse* parlera toujours de quelque chose d'autre. En tant que texte moral, elle est la préparation des consciences à ce qui doit advenir» (p. 766). Quant aux innombrables relectures dont l'*Apocalypse* est l'objet au cours des siècles jusqu'à nos jours, Eco nous en offre un saisissant et original panorama, pour arriver à la conclusion que l'erreur de Beatus a été «d'avoir trop rempli le texte ; ce faisant, il a tant impressionné ses contemporains et les générations suivantes qu'il a obtenu l'effet contraire de celui qu'il espérait : il a déchaîné une série de lectures qu'il n'aurait jamais pu prévoir, et dont il aurait éprouvé une horreur sacrée» (p. 773). Il est bon de retrouver dans ce volume les pages remarquables sur la sémiotique de la falsification au Moyen-Âge et les difficultés des procédures d'authentification,

l'utilisation et l'interprétation des textes médiévaux, l'originalité de ses digressions sur Dante et Pic de la Mirandole, la kabbale et le lullisme, les droits et le langage des bêtes au Moyen-Âge. Enfin le lecteur trouvera une dizaine de conférences et de préfaces inédites, évoquant tour à tour les façons de rêver le Moyen-Âge, les réflexions sur les techniques de la citation, la scolastique et le structuralisme, l'art de la proportion dans le *Livre de Lindisfarne* et *Les très riches Heures* du duc de Berry. Un index des noms, ainsi que trente pages de références bibliographiques soigneusement choisies font de ce volume un monument.

JEAN BOREL

PIERRE RICHÉ, *L'enseignement au Moyen-Âge*, Paris, CNRS Éditions, 2016, 284 p.

Cet ouvrage réunit 19 articles que Pierre Riché a publiés entre 1953 et 2008 dans des revues et ouvrages collectifs parfois difficiles à retrouver. Centrés sur le thème de l'histoire de la pédagogie médiévale, ces diverses contributions nous permettent de suivre le parcours de pionnier dans ce domaine ignoré et méconnu que l'A. a fait avant et depuis la thèse qu'il a soutenue en 1962 et qui l'a rendu célèbre depuis lors, intitulée : *Éducation et culture dans l'Occident barbare* (Paris, 1962). L'excellente synthèse d'ouverture sur *L'éducation et la culture au Moyen-Âge* est la traduction française d'un article publié en allemand sous le titre *Bildung* (*Theologische Realenzyklopädie*, Berlin, 1980). Si, dit Pierre Riché, «le but de l'éducation antique était en effet de former l'homme adulte, de conduire à cette *humanitas* qui repose sur les vertus stoïciennes telles que la modération, la maîtrise de soi, la prudence et le courage [...], la grande nouveauté que présente déjà saint Augustin est la réalisation d'une éducation et d'une culture fondées sur l'Ecriture sainte. La Bible doit inspirer tous les actes de la vie ; elle est le miroir dans lequel l'homme, qu'il soit enfant ou adulte, doit perpétuellement se regarder. De plus, à la différence du programme éducatif antique, l'éducation au Moyen-Âge n'est pas réservée à une minorité aristocratique. Tout homme, même d'origine populaire, a droit à une formation religieuse et morale [...]. Autre nouveauté, les éducateurs monastiques qui ont tant influencé les pédagogues médiévaux ont redécouvert la nature enfantine si bien que, contrairement aux maîtres de l'Antiquité, ils font confiance aux jeunes enfants, ces êtres privilégiés que le Christ avait présentés comme des modèles à suivre. D'autre part, les éducateurs du Moyen-Âge ne séparent pas instruction et éducation. C'est l'homme total qu'ils veulent former. Ils sont autant des professeurs que des maîtres spirituels dans les monastères du haut Moyen-Âge, dans les écoles épiscopales du XIIe siècle, dans les collèges qui sont organisés au XIIIe siècle à l'ombre des universités. Formation de l'intelligence, endurcissement du caractère, développement de la conscience chrétienne ne font qu'un. Les valeurs de l'humanisme antique que chaque Renaissance fait redécouvrir ne suffisent pas à l'homme médiéval. Les laïcs comme les clercs doivent se nourrir des principes évangéliques dans un monde qui a profondément conscience de l'unité de sa pensée et de ses croyances» (p. 11 *sq.*). Les articles suivants ne cherchent qu'à développer ces différentes «nouveautés» qu'a su mettre en lumière l'A. au fil de ses recherches, sources de nombreux malentendus chez les historiens du Moyen-Âge, et à donner des précisions nécessaires et des exemples imparables de premier intérêt pour illustrer et défendre son propos. Tour à tour, ils traitent des différentes matières des programmes scolaires : lecture, écriture et chant, et abordent aussi ce qui concerne le rôle de la mémoire et chacun des arts libéraux qui constituaient la base de l'enseignement secondaire : grammaire, rhétorique, dialectique (*trivium*), arithmétique, géométrie, astronomie et musique (*quadrivium*). Pour la première fois, et c'est là également l'originalité des recherches de Pierre Riché, le lecteur est orienté sur «l'exigence et l'inventivité des hommes du Moyen-Âge en matière de méthodes pédagogiques, méthodes et programmes pour la plupart encore en manuscrits que l'on découvre peu à

peu, lesquels n'attendent que d'être lus et commentés (p. 53). Qu'il s'agisse de traités pour la formation des jeunes moines et des novices, des écoliers et des maîtres, des laïcs lettrés et illettrés, ce sont autant de sources capitales dont l'étude progressive obligera a réviser nombre de jugements obsolètes que la plupart des historiens ont faits jusqu'ici par ignorance ou mépris depuis trop longtemps.

JEAN BOREL

JEAN-MARC FERRY, *La raison et la foi. Une philosophie de la religion* (Agora), Paris, Pocket, 2016, 267 p.

Philosophie contemporaine

Le philosophe français poursuit dans ce bel ouvrage, de lecture toutefois assez difficile, ses réflexions sur les liens de la raison et de la foi en contexte politique (européen notamment) et post-métaphysique. Des discussions critiques bienvenues sont menées avec Dworkin, Hunyadi et Habermas. L'influence de Hegel est constante, elle s'intensifie même plus on s'approche des conclusions. Le relativisme, le pluralisme et le contextualisme sont remis à leur juste place. La vérité une et commune demeure l'objectif pragmatique ultime, ce qui donne aussi aux religions et à la médiation théologique leur place dans l'espace public. Une transcendance vers l'intérieur (par opposition à une transcendance de surplomb) est ainsi préservée. Ce qui relie en définitive de la raison et de la foi, c'est la confiance dans le réel.

DENIS MÜLLER

QUENTIN LANDENNE (éd.), *La philosophie reconstructive en discussions.* Dialogues avec Jean-Marc Ferry (La pensée élargie), postface de Jean-Marc Ferry, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2014, 237 p.

Résultat d'une journée d'étude en l'honneur de Jean-Marc Ferry, sans doute le plus grand philosophe français contemporain, ce volume réunit dix études critiques et une conclusion de Ferry lui-même. La première partie de l'ouvrage tourne autour de la *Religion réflexive,* la seconde autour de la *République crépusculaire.* On y voit se dessiner tout d'abord le débat au sujet d'une philosophie de la religion (et de ses liens à la morale) surmontant la scission de la raison et de la religion. Puis la discussion se déplace sur la philosophie de l'Europe. Un des textes les plus remarquables de la première partie est celui de Mark Hunyadi, ami de longue date de Ferry, mais qui se sépare de lui sur la compréhension de la détranscendantalisation de la morale. Estimant la démarche de Ferry trop spéculative et finalement trop fondationnelle, Hunyadi propose de se rabattre sur une conception pragmatique et contextuelle de la raison pratique, respectant davantage le rapport au monde des sujets. La réponse de Ferry est une fin de non-recevoir: «Justifier ses positions réclame davantage qu'expliciter des choix de vie» (p. 282). Dans la deuxième partie, le texte de Francis Cheneval a particulièrement retenu notre attention. Il interroge Ferry sur le trou noir que constituerait la théorie du leadership dans la compréhension de l'Europe. Nous ne sommes pas sûr que Ferry réponde vraiment à cette objection. L'intérêt global de l'ouvrage réside peut-être dans la circulation réflexive qui mène de la philosophie de la religion à la doctrine politique et cosmopolitique de l'Europe. Nous avons ici une série de contributions et de réflexions bien à même de nous introduire à une meilleure compréhension de la pensée si remarquable de Jean-Marc Ferry.

DENIS MÜLLER

MICHAEL WALZER, *Dans l'ombre de Dieu. La politique et la Bible*, trad. de l'anglais (États-Unis), Paris, Bayard, 2016, 379 p.

Le grand philosophe communautarien américain renoue ici avec sa méditation politique plus ancienne des textes de la Bible hébraïque. Le politique est vu dans l'ombre de Dieu, ce qui tend à la foi à le relativiser et à l'orienter eschatologiquement. L'A. passe en revue les différents corpus bibliques (codes de la loi, guerre sainte, pouvoir des rois, prophètes, prêtres, messianisme). Sa méthode n'est pas historico-critique ou exégétique. Il lit directement le texte en s'appuyant sur une importante littérature secondaire. Le lecteur peine à comprendre où il veut en venir exactement, et ce n'est que dans les chapitres sur la sagesse et sur le messianisme et dans la conclusion sur la politique dans l'ombre que la visée philosophique prend enfin du relief. La dialectique de la religion et de la politique interdit toute théologisation indue du politique, comme celle proposée par le messianisme politique. Les auteurs bibliques pensent le politique dans l'ombre de Dieu, sans que jamais Dieu ne devienne directement l'acteur politique par excellence, en substitution des hommes. Finalement, c'est l'éthique sociale, soit la défense des petits, des étrangers, etc., qui devient le cœur de la politique, et cela concerne davantage l'ensemble des nations que la nation d'Israël toute seule. Il serait intéressant d'avoir le point de vue critique des exégètes de la Bible hébraïque sur une telle démarche, car si elle se désintéresse de la méthode historique elle n'en revient pas pour autant à un midrash philosophique conventionnel.

DENIS MÜLLER

CORINE PELLUCHON, *Les nourritures* (L'ordre philosophique), Paris, Seuil, 2015, 389 p.

Ce livre est une ample et belle méditation philosophique sur le statut anthropologique et éthique des nourritures. Le point de départ est plus précisément celui d'une phénoménologie des nourritures. Des études spécifiques sont consacrées au rapport humain à la nourriture (anorexie, boulimie, obésité) ainsi qu'au statut des animaux. La démarche devient franchement originale et puissante quand l'auteure s'emploie à relier cette phénoménologie des nourritures avec une philosophie cosmopolitique du corps social. Le «vivre de» initial culmine alors dans un amour de la vie, que vient célébrer en finale la ferveur de Gide dans les *Nourritures terrestres*. Des questions restent toutefois dans un certain flou : parler des animaux comme d'autres vivants ou d'autres existants ne les érige pas pour autant en sujets moraux égaux aux hommes ; quel sens précis y a-t-il dès lors à parler d'une communauté morale réunissant l'ensemble des vivants ?

DENIS MÜLLER

CATHERINE KINTZLER, *Penser la laïcité,* Paris, Minerve, 2014, 222 p.

Bel ouvrage de réflexion personnelle et de synthèse sur la notion de laïcité, ce livre essaie d'élargir la généalogie de l'idée même de laïcité en la faisant remonter à la pensée classique (Locke, Bayle, Condorcet). Un espace de tension s'ouvre ainsi entre tolérance et laïcité. L'A. rejette avec raison l'extrémisme laïc et prend position de manière critique sur les épisodes de pseudo-laïcité comme l'interdiction du foulard ou du voile. Elle est moins convaincante quand elle oppose les laïcités adjectivées : non seulement elle ne

tient pas assez compte du contexte historique et sociologique qui conduit par exemple à parler de laïcité ouverte (ce qui est précisément le contraire de l'extrémisme laïc), mais elle tend à refermer l'idée de laïcité sur une sorte de substance intangible. Cela est d'autant plus étonnant que la perspective demeure très historique en même temps que très hexagonale (pas un mot sur la laïcité en Suisse et en Belgique), tout en traitant à la légère la tension, au sein même de l'hexagone, entre la France majoritaire et la situation bien différente de l'Alsace-Moselle. Le traitement du communautarisme, rejeté sans nuance, reste bien en-dessous du débat international sur les différents modèles de pensée communautarienne (Walzer aux Etats-Unis, Taylor au Canada). On débouche ainsi sur une sorte de paradoxe : plus la notion de laïcité se précise, moins elle s'universalise. Elle reste une particularité française, difficilement transposable. Or comment ne pas voir que la Suisse, dans sa diversité juridique et religieuse, l'Allemagne, avec sa notion de *Länderkirche*, les Etats-Unis et le Canada, pour ne citer que ces quelques pays, présentent d'autres modèles de gestion politique du religieux, modèles susceptibles eux aussi d'une reprise philosophique pertinente ?

DENIS MÜLLER

OLIVIER AUDURAND, SYLVIO HERMANN DE FRANCHESCHI (éds), *8 septembre 1713 : le choc de l'Unigenitus* (Chroniques de Port-Royal 64), Paris, Société des Amis de Port-Royal, 2015, 528 p. Histoire de la théologie

Cet ouvrage rassemble les Actes du colloque international organisé à Versailles, les 2-4 octobre 2013, par la Société des Amis de Port-Royal, à l'occasion du 300e anniversaire de la promulgation, par le pape Clément IX, le 8 septembre 1713, de la bulle *Unigenitus Dei Filius*, dont le but était la condamnation du jansénisme. Cette date, comme le disent les éditeurs en introduction, « fait partie de ces dates dont le retentissement a été décisif, et il ne serait pas abusif d'affirmer que c'est ce jour-là que le XVIIIe siècle a commencé. La déflagration qu'a suscitée cette bulle, qui condamnait dans leur expression littérale cent une propositions de Pasquier Quesnel comme « fausses, dangereuses, hérétiques et pernicieuses », a secoué autant Versailles que tout le royaume et même l'ensemble de la catholicité (p. 9). Dix-neuf contributions permettent non seulement le réexamen objectif et dépassionné de cette bulle, mais également de recontextualiser le choc, les polémiques et les débats qu'elle a occasionnés. Au-delà des analyses du texte lui-même et des propositions choisies, lesquelles mettent en jeu la lecture, les traductions en langues vernaculaires et l'interprétation de la Bible par Quesnel, en particulier, et à cette époque de manière plus générale, mais aussi la compréhension d'Augustin par Baïus, Jansénius et les théologiens de Port-Royal, comme le montrent les premières communications, ce sont les réactions très contrastées de la réception de la Bulle dans toute l'Europe que tentent de mettre tour à tour en lumière chacun des intervenants. Entre l'acceptation et le rejet, l'obéissance et l'opposition, les positions théologiques, ecclésiologiques, politiques et spirituelles divergent et se nuancent de mille façons. Mais la conclusion est de montrer que la Bulle a ouvert une boîte de Pandore qui ne s'est jamais totalement refermée. Les milieux luthériens et protestants furent aussi concernés, car tout ce qui touchait à l'efficience et à la nécessité de la grâce, l'accès à l'Écriture et le magistère, ne laissait personne indifférent. « La querelle autour des rapports entre la grâce divine et le libre arbitre a atteint un point critique sur les plans formels et doctrinal au moment où Clément IX fulmine la bulle *Unigenitus*, dit l'un des conférenciers ; la concurrence entre les différents systèmes théologiques a produit rapprochements et alliances, parfois

incongrus, souvent imprévus, toujours nécessaires» (p. 47). Si le caractère européen du jansénisme n'est donc pas une découverte, de nombreuses recherches restent à faire pour toujours mieux comprendre comment il a remis en vivante discussion le rapport avec l'ensemble de la tradition de l'Église. En annexe sont données le texte et la traduction des cent une propositions condamnées de Pasquier Quesnel, tirées de son livre *Le Nouveau Testament en françois*, avec des *Réflexions Morales* sur chaque verset, à Paris 1699, et autrement, *Abrégé de la Morale de l'Évangile*, *Épîtres de saint Paul* et *Épîtres canoniques* ou *Pensées chrétiennes sur le texte de ces livres sacrez*, à Paris 1693 et 1694; le catalogue de l'exposition organisée par la Bibliothèque Mazarine, avec la collaboration de la Bibliothèque de Port-Royal, à l'occasion du tricentenaire de la bulle, et enfin, un index global des noms des auteurs, lieux et notions les plus importantes.

JEAN BOREL

Théologie contemporaine

CHRISTOPHE CHALAMET, *Théologies dialectiques. Aux origines d'une révolution intellectuelle* (Lieux théologiques 49), Genève, Labor et Fides, 2015, 342 p.

Version française d'une thèse de doctorat soutenue à Genève en 2002, parue en version anglaise en 2005, cet ouvrage du professeur genevois fait preuve d'une double qualité: étude historique rigoureuse et précise, c'est en même temps une contribution originale à la réflexion systématique sur la nature (et l'objet) dialectique de la théologie. Si l'on considère sa démarche sous l'angle historique, il s'agit d'une étude comparative des cheminements théologiques respectifs de Wilhelm Herrmann (reconnu comme théologien dialectique avant l'heure) et de ses deux plus célèbres élèves, Karl Barth et Rudolf Bultmann. Très vite, il apparaît que Bultmann colle davantage aux traces du maître, et que c'est Barth qui prend ses distances. Mais l'ensemble considérable des textes considérés laisse apparaître des écarts et peut-être un certain flou au sujet de la définition même de la dialectique. N'est-elle qu'une méthode, ou découle-t-elle de l'objet théologique comme tel, de la révélation, du rapport Loi-Evangile ou Evangile-Loi ? L'A. souligne l'éloignement progressif de Kierkegaard de la part de Barth, mais ne pourrait-on pas dire aussi, *sachlich*, que Barth reste jusqu'au bout fidèle à la radicalité évangélique du philosophe danois, là où Heidegger ne voit en lui qu'un penseur religieux ? Il est vrai d'autre part, comme de nombreuses citations fournies l'attestent, que le Barth de la maturité incline vers une conception hégélienne de la dialectique, comprise théologiquement comme un dialectique supplémentaire ou une *Aufhebung* brisée. Je reste quelque peu sur ma faim quant au traitement de la dialectique Evangile-Loi chez Barth. Le texte de 1935 n'est pas analysé suffisamment, il me semble que cela permettrait de montrer que Barth, loin de s'affranchir complètement de la dialectique luthérienne *Gesetz-Evangelium*, la réinterprète critiquement en donnant à la vision paulinienne et luthérienne du péché, de la Loi et de la grâce un sens éthique plus radical. Barth se rapproche sans doute de Calvin et de Genève, mais avec un arrière-fond luthérien extrêmement fort, que trop peu de commentateurs signalent. L'A. soulève de nombreuses questions systématiques et nous oblige à nous reposer à nouveaux frais la question du statut et de la signification d'une théologie dialectique. Il souligne aussi que Barth et Bultmann, malgré leurs désaccords croissants, ont adopté la juste attitude contre le nazisme et les Chrétiens allemands. Cette référence au contexte historique apparaît tardivement. Une analyse historico-critique du corpus présenté aurait sans doute apporter encore d'autres éclairages. Toute personne intéressée par Herrmann, Barth et Bultmann pourra se référer avec profit à ce remarquable ouvrage.

DENIS MÜLLER

PAUL TILLICH, *Le christianisme et la rencontre des religions*, textes édités, traduits et annotés par Marc Boss, André Gounelle et Jean Richard, introduction par Jean Richard (Œuvres de Paul Tillich), Genève, Labor et Fides, 2015, 489 p.

Dans ce volume 10 des *Œuvres* de Tillich, nous trouvons une majorité de textes inédits en français et quelques nouvelles traductions de textes déjà parus en français. Les originaux s'étendent de 1957 à 1963. Précédé d'une substantielle et très utile introduction de Jean Richard, cet ensemble de dialogues, de récit et de conférences permet de saisir le déploiement des réflexions du dernier Tillich sur la théologie des religions et en particulier sur les relations ente le christianisme et le bouddhisme japonais. Tillich ne cesse de reprendre et de renouveler ses réflexions antérieures. Loin de vouloir écrire une théologie des religions spécifique et autonome, il tente de reformuler sa *Théologie systématique* en évitant si faire se peut tout provincialisme. Son séjour au Japon (mai-juillet 1960) lui a ouvert de nouveaux horizons. En même temps, Tillich ne cède à aucune complaisance, ses dialogues évitent toute synthèse molle. Un des points de résistance réside dans le rapport à l'histoire, que le christianisme ne cesse de mettre en avant et qui nourrit des particularités singulières. Le critère de toutes ses réflexions demeure, sans concession, le principe protestant, qui élève le critère de l'absoluité au-dessus de toutes les religions, christianisme compris. Par ailleurs, le christianisme conduit à une analyse critique de toutes les fois séculières, ce qui donne au séculier comme tel un sens privilégié dans l'accueil même de la révélation. On saisit une fois de plus, à travers ces belles pages de Tillich, combien ses positions sont originales, tout en restant en dialogue permanent avec les autres membres de la théologie dialectique.

DENIS MÜLLER

JÜRGEN BOOMGARDEN, MARTIN LEINER, *Kein Mensch, der der Verantwortung entgehen könnte. Verantwortungsethik in theologischer, philosophischer und religionswissenschaftlicher Perspektive*, Fribourg-en-Br./Bâle/Vienne, Herder, 2014, 392 p.

Issu d'un colloque tenu à Constance (Allemagne) en 2011 peu après la catastrophe de Fukushima, ce livre expose de manière large et ouverte la problématique philosophique et théologique du concept de responsabilité. Le titre de l'ouvrage fait référence à une proposition tirée de l'*Éthique* de Dietrich Bonhoeffer. La distinction du Max Weber entre éthique de conviction et éthique de responsabilité est discutée avec finesse et nuance, notamment par Leiner, sur la base de l'affirmation de Weber soulignant qu'il ne s'agit pas de comprendre cette distinction comme une opposition La dimension théologique est fortement prise en compte (Ulrich, Kenny au sujet de Karl Barth). Römelt souligne l'écart entre la conception catholique et la conception protestante (très voire trop moderne) de la responsabilité. Un reste de métaphysique est à penser, comme le montre dans d'autres chapitres la discussion avec Jonas et avec Levinas. Le livre pose une question centrale : dans quelle mesure la responsabilité se situe-t-elle exclusivement entre les hommes, et qu'est-ce que cela change de la comprendre plus spécifiquement devant Dieu ?

DENIS MÜLLER